

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1 ET 2 TOILETTE DE FAMILLE BRONZE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

comme une  
dans le lait  
ron. Le mé-  
gourmets;  
à ce qu'au-  
BLEU.  
DUSTRIE  
e en ce mo-  
ne rien sous  
c'est toute la  
plus gracieux  
Saltane, une  
e : souplesse,  
rure élégante  
ique à celles  
rais, tous ces  
ert de l'ouan-  
Vivienne, 33.  
des froisseurs  
au dépourvu  
ssi est-ce par  
les expédie

allègrement la  
St-Honoré, en  
et l'élégance  
personne en  
on trouvera  
modèles de la  
es noires.  
es prix :  
85 fr.  
150  
à 300  
se heures.

es, des viell-  
utions délica-  
incipes nutri-  
s forces et la  
pharmacies.  
nes qu'incom-  
sur les joues  
roduit, la Pâte  
es-Rousseau,  
elle est sans  
ertaine.

t des modèles  
St-Honoré. Nos  
e maison que  
l'échantillons,  
maine con-  
uches.  
aroles et mu.  
taire).  
in, sans force

HU  
c'est qu'il n'a-  
quel Voltaire.



3. DESSIN EN GRANDEUR NATURELLE DE LA BORDURE DU DESSIN DE CARTON PORTE-JOURNAUX.

GRAVURE  
paste-je  
de dent  
gates.  
nagt.  
Cuppl.  
1898.

EXPLICATION DES GRAVURES



6. COIFFURE DE DAME AGÉE.

1-2. Toilette de faille bronze (devant et dos). — Jupe longue s'ouvrant sur un tablier de faille lilas; le bas est orné d'une haute frange à boules; les plis sont relevés sur la traîne d'un seul côté. Corsage montant retenu à la ceinture par une patte, et formant habit par derrière, avec garniture de franges. Manches justes. — Modèle de la maison Cavalry, 8, boulevard des Capucines.

3 à 5. Carton porte-journaux, en ensemble et ses détails, grandeur naturelle. — Notre dessin 4 représente le porte-journaux tout monté. La monture est en bois noir ou en jône, à volonté, orné aux quatre coins de deux glands assortis à la broderie. On peut se procurer ces montures dans les maisons d'ouvrages dont nous publions les modèles. Le dessus et le dos du carton, représentés par les dessins 3 et 5, se brodent au point russe sur satin ou cachemire bleu ou rouge, avec applique d'une autre couleur ou de ton plus foncé pour la bordure. L'intérieur est à compartiments comme un portefeuille.



4. CARTON PORTE-JOURNAUX.



7. COIFFURE DE DENTELLE CRÈME.

6. Coiffure pour dame âgée. — La dentelle crème est nouée sous le menton, ornée d'un double nœud de faille bleue au sommet de la tête et rattachée d'un nœud pareil par derrière. — Modèle de M<sup>me</sup> Dujardin.

7. Coiffure de dentelle crème. — Deux roses rouges et une rose sont posées en bouquet de côté; un nœud de faille jaune pâle retombe derrière. — Modèle de M<sup>me</sup> Dujardin, 3, rue de la Michodière.

SIX CHAPEAUX DE VOYAGE

8. Chapeau de paille marron à bords relevés de côté et doublés de velours marron. — La calotte est entourée, à gauche, de coques de faille; à droite, touffe de plumes marron retournant en arrière. — Modèle de M. Bigot.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de faille bronze (devant et dos). — Carton porte-journaux (3 dessins). — Coiffure de dame âgée. — Coiffure de dentelle crème. — Six chapeaux de voyage. — Porte-journaux. — Manille en dentelle espagnole. — Toilette en laine. — Toilette de faille. — Bébus.

ÉCROQUÉS : Plaque de modes colorées. — Plaque de plumes.



5. DESSIN EN GRANDEUR NATURELLE DE LA BRODERIE DU DOS DU CARTON PORTE-JOURNAUX.

3. DESSIN EN GRANDEUR NATURELLE DE LA BRODERIE DU DORS DU CARTON PORTE-JOURNAUX.

9. Chapeau de grosse paille marron violet, bordé de velours bleu foncé et d'une dentelle blanche. Un oiseau bleu est piqué sur la calotte; derrière toisonne un nuage de dentelle blanche; larges brides de dentelles.

noir et paille noire, orné d'une rose jaune pâle et d'une rose jaune foncée; feuilles de lierre retombant par derrière; nuage de paille jaune. Ces six chapeaux ont été dessinés chez M. Bigot, rue Saint-Honoré, 229.



8. CHAPEAU DE PAILLE MARRON.



9. CHAPEAU DE PAILLE MARRON.



10. CHAPEAU DE PAILLE JAUNE.



11. CHAPEAU DE PAILLE NOIRE.



12. TOQUE DE PAILLE NOIRE.



13. CHAPEAU DE VELOURS NOIR.

10. Chapeau de paille jaune, relevé de côté un peu en avant. — De longues plumes vert foncé retombent par derrière; le retonné est doublé de velours vert foncé, bordé de lisérés crème; au bord, sur les cheveux, petit plissé; devant sont placées deux plumes crème.

11. Chapeau de paille noire bordée de velours noir; devant, garniture de petites plumes marron rougeâtre, à reflets brillants; gros nuage de paille derrière; sur le fond, deux plumes noires.

12. Toque de paille noire à large bordure de velours noir. — B-aquet de plumes lisses tachetées de marron, de blanc et de noir. Par derrière, gros nuage d'un large ruban à damier noir et blanc.

13. Chapeau de velours

14. Porte-cigares à broder au point russe et au passé sur cuir, cachemire ou drap avec application de même couleur, mais de ton plus clair. On peut remplacer l'initiale du milieu par toute autre lettre ou par un chiffre entaillé. Les maisons d'ouvrages dont nous publions les modèles se chargent du montage de tous ces ouvrages.

15. Mantille de dentelle espagnole posée sur une sorte de demi-couronne de feuillage ornée de deux roses, l'une rouge, l'autre rose; la dentelle est drapée et rattachée à droite par une rose. — Modèle de M<sup>lle</sup> Dujardin.

16. Toilette en lainage d'été. — Jupe longue formant des plis tuyaux au bas. Longue tunique bordée du même galon que la jupe et le pardessus; le paletot long ferme avec un seul bouton;



14. PORTE-CIGARES AU POINT RUSSE ET AU PASSÉ.

et d'une  
derrière ;  
stus chez



6<sup>e</sup> Année N°281

*Publié par M. de Paris.*

Dimanche 20 Mai 1877

# REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*  
13 Quai Voltaire à Paris

*Coiffures de M. Baquet, 53, r. N. des Petits Champs. Châtelaines de la Touffaine, Nyon  
31, r. de la Harpe. Septembre. Corsets et Jupons de la M<sup>me</sup> de Saint, 33, r. Vivienne. Garnitures de  
la M<sup>me</sup> Mallard & Martin, 68, Boulevard Sébastopol.*

à bro-  
au pas-  
mière ou  
de mè-  
un plus  
alacer l'i-  
ar tou'e  
en chiffre  
s d'ou-  
lions les  
du mon-  
rages.  
dentelle  
ne sorte  
e feuil-  
x roses,  
rose; la  
et ralla-  
ne rose.  
ujardin.  
lainage  
uc for-  
au bas.  
edée da  
jupe et  
tot long  
bouton;

larges manches, m  
M<sup>me</sup> B. Lillat et

47. Toilette  
avec tablier à p  
formant deux la  
en plissés. Cors  
orné d'un plissé  
demi-longues et  
M<sup>me</sup> Baronne, 5.

PLAN

Toilette en foi  
tunique-tablier;  
croisée et relev  
tunique et le ba  
ruche effilée et  
ceinture termin  
ches au coude  
monté d'un coq

Toilette de coc  
gue polonaise  
telles assorties;  
encadrement de  
descendant jusq  
rieur, plissé bla  
larges en tulle  
d'un volant de  
souds de faille.  
quet, 53, rue N

PLAN

Patrons en g  
dième de la  
dernier n<sup>o</sup> mé. o.



larges manches, manches à revers. — Modèle de M<sup>mes</sup> R-billet et Dassol, rue Saint-Honoré.

17. Toilette de faille. — Jupe à traîne avec tulle à plis creux remouants, tunique formant deux larges pans de côté; ornementé en plissé. Corsage-cuirasse ouvert en cœur, orné d'un plissé riche plat à tête. Manches demi-longues et assez larges. — Modèle de M<sup>me</sup> Bucinne, 9, rue Richemance.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette en faille bleu clair. — Longue traîne, tunique-tailleur derrière, écharpe à larges plis, croisée et relevée et garnie d'une frange. La tunique et le bas de la robe sont ornés d'une riche effée et forment coquillé. Corsage-cuirasse terminé en pans d'habit coeurs. Manches au coude ornées d'un volant plissé, surmonté d'un coquillé effilé.

Toilette de cachemire de l'Inde crème. — Longue polonaise relevée de côté, garnie de dentelles assorties; corsage ouvert en carré, avec encadrement de dentelles et de nœuds de faille descendant jusqu'au bas de la robe; à l'intérieur, plissé blanc. Manches au coude assez larges en tulle brodé de fleurs de soie, garnies d'un volant de dentelles, avec ruban coquillé et nœuds de faille. — Modèles de chez M<sup>me</sup> Pasquet, 53, rue Neuve des Petits-Champs.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

Patrons en grandeur naturelle et patrons au dixième de la polonaise, dessins 23 et 24 du dernier numéro.



15. MANTILLE DE DENTELLE ESPAGNOLE.

Patrons en grandeur naturelle du paletot long de la toilette en lainage, dessin 16 du numéro de ce jour.

Deuxième côté.

N<sup>o</sup> 1. Estre-deux pour ameublement, avec lace Renaissance. Le milieu se remplit avec des jours variés, et les intervalles sont remplis par des barrettes corconnées.

N<sup>o</sup> 2. Foston dents de roses avec pois ou milles pour jupons ou tules d'oreiller.

N<sup>o</sup> 3. Brodure en broderie anglaise pour robes et paletots d'enfant.

N<sup>o</sup> 4. Escogneur en soutache pour confection de dames et d'enfant.

N<sup>o</sup> 5. Foston avec feuille, pouvant servir pour couvre-pieds en piqué, jupons de molleton ou tules d'oreiller; on mettra double étoffe lorsque le travail sera fait sur étoffe qui le supporte.

N<sup>o</sup> 6. Patte à broder en soutache d'or, ou chaussette, pour collier breton.

N<sup>o</sup> 7. Aumônière à broder au passé, bouquet composé de myosotis et de boutons de roses.

N<sup>o</sup> 8. Pan de cravate à broder au plumetis.

N<sup>o</sup> 9. Estre-deux ou bordure à broder au plumetis ou au passé.

N<sup>o</sup> 10. Pan de cravate au point de poste.

N<sup>o</sup> 11. Bordure foston point de rose et roues variées en jours.

N<sup>o</sup> 12. Pan de cravate en oeillets et olives à jours.

N<sup>o</sup> 13. Bordure avec motif montant pour dos de confection.

N<sup>o</sup> 14. Dents de foston arrondies se contractant, pour lingerie de dessous ou pour couvre-pieds.

N<sup>o</sup> 15. Porte-monnaie au passé.

N<sup>o</sup> 16. Aumônière en guilpe finelance à broder sur faille.

N<sup>os</sup> 17 et 18. Deux pans de cravate.



16. TOILETTE EN LAINAGE D'ÉTÉ.



17. TOILETTE DE FAILLE.

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

L'art français appliqué à l'ameublement des habitations ou au vêtement a souvent puisé de nouvelles sources d'inspiration chez les nations étrangères. Notre goût naturel, doué aussi bien qu'heureux résultat de la tradition, s'admiralement assimiler ce qui peut donner un aspect nouveau et flatteur aux objets qui servent soit à la parure, soit aux mille usages de la vie familière et intime. Nos artistes, nos habiles ouvriers savent alors créer un genre qui devient tout à fait national et pour ainsi dire personnel à la France. Sans remonter jusqu'à la Renaissance, prenons la fin du siècle dernier, où le retour à l'art grec et romain a donné naissance à un genre alors tout nouveau qui a gardé le nom de style Empire. Je ne blâme ni n'exalte, je constate. Il y eut ensuite, sous la Restauration et sous Louis-Philippe I<sup>er</sup>, un moment d'indécision où, la voie nouvelle n'étant pas bien tracée, aucun genre précis ne fut adopté. Les meubles n'avaient point de caractère défini; les toilettes étaient d'une simplicité étiquée. Le nouvel Empire fut l'occasion d'une éclosion soudaine de fortunes rapides. On voulait en jour tout de suite et largement. Le luxe se développa rapidement. Il fallut des meubles confortables avant tout, des toilettes voyantes, énormes, décoratives à l'excès. Ce fut le règne des meubles entièrement capitonnés, de la volumineuse crinoiline; les femmes s'enfermèrent dans des cages d'acier capables de soutenir le flot des lourdes étoffes de soie, de moire, de velours. L'inévitable réaction se fit, et peu à peu disparurent et l'acier et les bizarres fourrures. Depuis plusieurs années règne le culte de la ligne; mais il menace de cesser. Un murmure léger se fait entendre: la crinoiline redresse la tête; elle va revenir! Mais où, comment, sous quelle forme? Impossible de le dire encore avec exactitude.

Cependant, à la fin de l'Empire, le goût des meubles et des objets anciens et curieux avait pris un développement qui ne s'est plus arrêté. On a recherché avec fureur les meubles, les tentures, les bijoux du quinzième et du seizième siècle; le dix-septième est en grande faveur; le dix-huitième à des adeptes fanatiques. Chacun prétend s'y connaître mieux qu'un collectionneur émérite. Celui-ci meuble sa maison en style Renaissance; celui-là estime que le Louis XIII; cet autre dédaigne tout ce qui n'est pas pur Louis XV. Aussi trouve-t-on d'habiles ouvriers qui fabriquent le genre ancien mieux peut-être qu'il n'a jamais été exécuté. Les femmes ont voulu porter des fraises empaillées, des amoulineux de velours, des miroirs de beauté pendus à leur ceinture. Elles se sont habillées en dames du temps d'Henri II, d'Henri IV. En ce moment, il y a une forte tendance vers les costumes de la cour de Louis le quatorzième, en même temps que vers les galants habits des gardes-français.

Mais savez-vous quel est l'étrange pays qui pourrait bien détrôner toutes ces modes? — Le Japon.

L'extrême Orient nous conquiert, à son tour, par ses modes, ses étoffes, son goût pour les couleurs savamment mélangées de ton et d'une si bizarre harmonie. Depuis que ces contrées, peu explorées encore, ont été ouvertes à notre commerce, on peut signaler une tendance prononcée de la fabrication artistique directement inspirée par les productions de ce royaume original. On veut des meubles japonais, des tentures japonaises, de la céramique japonaise, — le *satzouma*, quoique non ancien, est très en faveur. — Un marchand d'objets élégants et curieux m'annonçait, ces jours-ci, d'un air triomphant, qu'il allait recevoir des étoffes merveilleuses... du Japon. Le plus Parisien des bijoutiers auquel je demandais quel était le bijou nouveau me répondit: « La parure japonaise, » et me montra, en effet, un charmant travail très-français en argent gravé d'or avec motifs de fleurs et d'oiseaux étranges très-japonais, et pour un prix pas insensé. — De là, dans certaines sphères de haute élégance, on emploie les admirables soieries et gazes brodées pour composer des toilettes originales et tout à fait à part.

Je ne désespère pas, l'année prochaine, de nous voir habillées en dames japonaises, avec l'étoffe à ramages, la coiffure aux énormes coques et l'éventail en roué de moulin. Cela fait du tort à la pauvre Chine, qui devient rooco.

Au bon vieux temps d'il y a trente ou quarante années, on avait consacré la saison d'hiver aux plaisirs du monde, bals, théâtres, réunions du soir. On faisait à ce moment beaucoup de toilette. Avril venu, à la première verdure, on cessait les soirées; chacun se séparait jusqu'en octobre. Il était alors permis de faire peu de toilette, jusqu'à la reprise de la saison. Point de stations balnéaires, si ce n'est pour les gens malades; guère de chemins de fer pour s'évader au loin. On mangeait encore du poisson dans les ports de mer, et les jeunes filles faisaient des économies pour avoir trois parures de bal dans l'hiver.

Aujourd'hui, la saison printanière est la plus gaie; on recommence à danser jusque fin juin; puis les eaux, la plage, les campagnes offrent mille occasions où l'on est bien forcée, — hélas! — de faire une série de toilettes pour diverses circonstances différentes auxquelles on ne peut se soustraire, mon Dieu, non! Concours régionaux, expositions horticoles, réceptions préfectorales, élections; oui, on fait des toilettes d'élection, dîners de conseil général... Aussi la garniture d'une robe est-elle aussi coquette entre mai et novembre, qu'entre novembre et avril. Ces marchands savent si bien vous tenter! La vous exhibent d'un air négligé toute une tribu de dentelles de laine si fine, qu'on les dirait en fil, hautes de 4 à 6 centimètres, pouvant prendre toutes les nuances. En envoyant un échantillon de la robe, on a la dentelle en quelques jours pour 3 et 4 fr. le mètre, et des dentelles dites russes brodées de fil bleu ou rouge, une gulpure de laine noire, aussi solide et aussi brillante que de la soie, pour 7 fr. 25 le mètre, et d'une bonne hauteur; perle de jais, elle n'est pas plus chère. Il y a encore le très-joli galon de grenadine brodée à 6 fr. le mètre, la frange dite *clair-de-lune*, sorte de perle aux reflets d'acier blanc, assez chère, mais bien gaie et parante. Et la famille des passementeries noires et franges riches, osérons-nous bien en parler? Certaine passementerie *été de loup*, toute drôle avec ses petites houppes que l'on marie si bien à de la dentelle noire, et surtout le fameux *galon penteloqué*, passementerie ajourée avec ornements en chenille du plus ravissant effet; voilà de quoi orner robes princesses, tuniques, jupes, corsages de la façon la plus simplement élégante, mais point pour si peu. Je ne puis m'empêcher de parler encore d'un vrai bijou décoratif, la *broderie mousse* découpée à jours, nuances assorties au vêtement, avec tentes grasses; il faut les commander. Une robe de soie ou de bal, ornée de cette broderie, vous donne un air de colibri. C'est un travail d'un goût tout parisien, et qui vaut son prix, 17 fr. le mètre. Mais que c'est joli!

N'oublions pas la simple dentelle de Mirecourt, blanche et rouge, blanche et bleue, toutes nuances, au prix modeste de 75 et 80 centimes le mètre. On en met des foisons autour des robes de toile et de batiste. J'ai vu dans le même magasin des halayuses brodées en toutes nuances, bleues, rouges, etc., à 5 francs le mètre, pour ce même genre de robes. De petites caisses assorties par 5 mètres sont toutes prêtes à emporter ou à envoyer. — Il y a encore la *plissée-neige* en crêpe lisse, et le même en mousseline, moins cher.

Je garde pour les dernières la mantille noire en dentelle espagnole, et une magnifique écharpe en gaze noire chenillée, à fleurs riches et légères, qui est un vrai meuble de toilette élégante. Pas une jeune femme qui ne la désire, pas une femme âgée qui ne soit bien aise de se donner cette belle parure.

J'espère qu'il y a là de quoi garnir toutes les toilettes de saison, et satisfaire le goût le plus capricieux. Je ne suis pas fâchée d'ajouter, pour faire contre-poids à toutes ces élégances, que je suis à la recherche d'un oiseau rare, mais non introuvable, d'une couturière *ultra raisonnable* pour mes lectrices modestes qui m'en réclament jusque de tous côtés. Tout le monde n'a pas le budget de la ville de Paris à sa disposition, et les mères de famille ne se trouvent jamais trop riches. Je trouverai aussi la lingère du même genre, très-demandée.

Encore un mot sur les ombrelles. Pour les rendre plus coquettes, on attache un petit bouquet de fleurs lié d'un nœud de ruban entre deux des baleines, près du manche. Cela est très-coquet et se mêle aux fleurs de la coiffure.

MARIE DE SAVERNY.

Les magnifiques robes japonaises des magasins de chinoyeries, 18, boulevard Malesherbes, ne devraient, semble-t-il, être portées que dans le merveilleux salon aux vingt-quatre fenêtres de diamant, décrit dans les *Mille et une Nuits*. La femme du monde a tant de tact, qu'elle sait les mettre en harmonie avec les ornements moins somptueux de son boudoir. La Parisienne transpire en légers peignoirs d'été ces robes exotiques en crêpe de Chine, aux broderies étincelantes; encore utilité-elle consulte ce peignoir et la ceinture japonaise comme stores, écrans, tapis de table, etc. C'est luxueux et de bon goût; aussi le magasin du boulevard Malesherbes ne désemplit pas.

A TRAVERS LE SALON

II

Plusieurs de mes lectrices ont bien voulu me faire observer qu'il leur serait plus aisé de me suivre dans cette causerie si j'examinais les salons par ordre de numéros. Je m'empresse de me rendre à cette juste observation.

Recommandons donc par le grand Salon d'honneur. A gauche de la porte d'entrée, est le *Nouveau commis*, par M. Vibert. Nous sommes chez un savant apothicaire du siècle dernier, ainsi que l'indique l'ameublement de la pièce. Où le peintre a-t-il été chercher cet amusant assemblage de curieuses poteries, d'oiseaux empaillés, de cornues, de

crocodiles accrochés au mur pêle-mêle, avec des outils d'herboriste et de chimiste? On entre dans ses tableaux comme chez une vieille connaissance. Pendant que le grand logéu tortille son immense chapeau qui servirait de berceau à un nouveau-né, le soupçonneux maître du logis le regarde après avoir lu la lettre de recommandation. Vêtu d'une robe courte à raies bleues et jaunes, d'un joli tablier à bavets en soie d'un jaune changeant, coiffé d'un drôle de petit bonnet à trois étages de plissés, surmonté d'un noué coquet, le jeune ménagère regarde aussi le nouveau venu en se tenant le menton d'un joli geste. Évidemment, il sera admis, car il lui est sympathique, et le gros chimiste doit se laisser mener par cette fuite. La scène est peinte avec cette perfection de travail et cet esprit malin qui caractérisent le talent si français de Vibert. La nappe en grosse toile, tissée de dessins rouges, les ustensiles de ménage, les capocines de la salade, sont rendus avec une finesse de détail qui ne nuit pas à l'ensemble. N'oublions pas le grand familier et grincheux qui proteste avec jalousie contre l'introduction d'un nouveau.

Près de l'entrée de la salle I se trouve la *Fleur préférée*, de M. Worms. Pendant qu'un vénérable horticulteur s'absorbe dans l'admiration de sa plante favorite, le jeune Espagnol regarde une fillette assise au fond de la cour, très-occupée à coudre en apparence; la rose piquée dans ses cheveux noirs est peut-être bien aussi une fleur favorite. C'est une scène pleine d'observations fines et spirituelles, pour lesquelles j'avoue mon faible.

Salle I. — D. à G. : La *Salle des Pas-Perdus* nous montre un avocat en toque et robe assis sur un banc à côté d'une jeune cliente en costume tout parisien; il prend cet air avantageux qui distingue souvent messieurs du barreau, habillés à glisser un doigt de cour entre deux plaidoiries.

Dans son second tableau, le *Retour du colorté*, M. Eugène Girard a peint un grand diable fort mal reçu par sa femme, habillée d'un costume de transition entre le genre Louis XVI et la Révolution.

Malgré absolu des secrets de la peinture et de la sculpture, M. Paul Dubois est arrivé à produire de ces œuvres d'art exquises où la science et le procédé, au lieu d'être l'objet d'une recherche laborieuse, ne sont plus que des serviteurs dociles. Aussi quelle beauté d'expression dans cette figure d'enfant! quelle simplicité dans l'arrangement du portrait de M<sup>lle</sup> de B...! Robe montante en velours loutre; chapeau de même nuance posé un peu de côté, des gants et une fleur rouge à la main, c'est tout. La gamme sombre des tons du costume sert à faire ressortir la figure. Ce portrait, quoique très-beau, est, de l'avis général, inférieur à celui de la petite fille.

L'intérieur de l'atelier de M. Gérôme, par M. Léon Falvry, est à étudier comme ameublement. Certes, peu de personnes peuvent réunir autant d'objets rares, mais chacun peut apprendre à disposer avec goût des meubles modestes ou des souvenirs de voyages pouvant servir à décorer les murs d'une pièce où l'on se tient souvent. — *Le Lever de luse*, de M. Daubigny, est une belle page; cette lumière si douce charme et pécète, mais on préférerait ne pas voir d'où elle vient. — Quel dommage que M. Gustave Doré s'obstine à peindre ses dessins! Tout est confus dans son *Jésus condamné*; la lumière tombe comme d'une lanterne, sans faire rien valoir. — *La Visite de condoléance*, de M. Jules G. suppl. nous montre une jeune femme en robe toute noire, décollée à la mode de 1790, avec un simple fichu blanc. Une jeune *incroyable* baise sa blanche main, suivant la mode de l'époque, malheureusement abandonnée pour la trop familière poignée de main. Nous regrettons que la coiffure de cette blonde ne soit pas adaptée au costume.

Très-jolis costumes espagnols de la fin du siècle dernier dans les *Cadeaux de nocce*, de M. González. Tailles courtes décollées, robes r-tes, vertes, changeantes, couvertes de fanfreluches papillonantes, très-courtes et laissant voir de jolies jambes habillées de soie ajourée. La mariée, tout en satin blanc, s'avance d'un air suffisamment timide. Derrière elle, une mère triomphante porte un costume violet aux tons changeants. Il ne faut pas demander un dessin très-pur à la jeune école espagnole, mais ses productions sont agréables et d'une joyeuse coloration.

Salle II. — D. à H. Deux portraits dus à des palettes féminines. M<sup>lle</sup> Delorme a peint une jeune dame dans une jolie toilette bleue relevée par des roses, au corsage ouvert en carré. C'est tout à fait l'élégante mode actuelle. — Mademoiselle Davis, ce portrait de femme plus très-jeune, avec une gulpure blanche autour de la tête, serait beau s'il n'était noyé dans un immense ameublement. Trop de mise en scène; la figure disparaît au milieu des baluts. — Encore un costume Empire dans le *Naage* de M. Hue : robe jaune, ceinture rouge, manches à trois gros bouillonnés qui sentent le gigot... pardon, c'est l'arrivée de la manche à gigot que j'ai voulu dire. Cette grande femme est prétentieuse. — *La Canonetta*, de M. Grandchamp, signifie que deux jeunes femmes se sont fait faire deux robes, l'une en faille lilas relevée de filets rouges, et l'autre rose, tout expès pour chanter une romance.

Salle III. — D. à L. : *Le Montreur d'ours*, de M. Firmis

Girard, est  
vieilles ruel  
moitié curie  
bien musclé  
à la mode a  
paille haute  
loyau fallés  
fort pour ad  
lieux, comp  
telle figure  
du premier  
tes petites  
des crayons  
que Watteau  
scènes fami  
tunes roug  
aux tailles  
costumes br  
du Finistère  
relevées, po  
un cheveu; j  
dent comme  
dent belles  
Salle IV.  
Révuse de  
est une pur  
et cachée d  
poésie, gon  
doux, recou  
choisie av  
dain. — D  
M<sup>lle</sup> Jacque  
est surtout  
trait du doc  
Salle V.  
Mais renferm  
peut réclame  
pendant q  
l'une de fru  
très-falche  
lyonnaises;  
telle de Jac  
vieille égill  
baptisée par  
vaille de l'au  
Salle VI.  
satin blanc,  
blanc. M<sup>lle</sup>  
porta pas à  
doit d'obten  
M. Adolphe  
où se blottit  
de chère Re  
décor de la  
hilde d'une  
coiffée d'une  
une chevêl  
et non sans  
spirée à M.  
œur et de r  
grand ébali  
bonnets en  
un grand v  
pas sans élé  
pit. — Tou  
dout le tal  
M<sup>lle</sup> Mathi  
mal peinte,  
mal drapé  
en arrière q  
Salle VII.  
à s, par l'ill  
rux, pièce  
M. Moïse, J  
Paris. — L  
— Les De  
qui n'ont pa  
proment vè  
milieu d'u  
Salle VIII.  
M. Massou  
la vie de sa  
l'État à M.  
Moreau; un  
étouffé bianc  
chiffon roug  
pays des al  
figure de dan  
moyen Agé  
la figure de  
grande toti  
scènes les p  
spectateur,  
pas mal, à  
peu son hist



Girard, est une scène amusante sur le fait : dans les vieilles rues d'une ville d'Auvergne, la foule s'assemble, moitié curieuse, moitié craintive, autour du terrible animal, bien muselé et droit sur ses pattes de derrière : dames nimbées à la mode actuelle, femmes du pays coiffées du chapeau de paille haute forme planté sur un bonnet, ou de coiffes en troyan faites de cette dentelle légère que nous apprécions si fort pour nos fichus et nos toilettes; enfants criards et curieux, composent un ensemble animé; malheureusement, celle figure du troisième plan à la même valeur que celle du premier. — On regarda toujours avec plaisir les coquettes petites femmes peintes par M<sup>lle</sup> Leleux, le plus spirituel des crayons féminins. Elle a, certes, vécu en même temps que Watteau, et revit maintenant pour nous retracer les scènes familières du dix-huitième siècle et ses galants costumes rouges, bleus, jaunes, aux grands plis dans les dos, aux tailles longues et menues. — Puisqu'on aime tant les costumes bretons, regardons un instant la jolie *Mercenaire du Finistère*, de M. Halbin : le bonnet aux ailes blanches relevées, posé sur une bande rouge, ne laisse pas passer un cheveu; les paysannes de beaucoup de contrées regardent comme immodeste de montrer la chevelure. — Les deux belles œuvres de Henner sont aussi dans cette salle.

Salle IV. — G. à L. : M. Jaquet nous a gâtés avec sa *Révue de l'an dernier*; où sont ses sœurs? La *Peauvrette* est une pure et jolie figure, coiffée d'un fichu à fond blanc, et cachée dans une grande *cape* de campagne. — *Vénus* : poésée, godaïole légère, jeune femme vêtue d'un bleu très-doux, recouvert de dentelles blanches à la mode actuelle, choisie avec goût, voilà l'agréable tableau de M. Jourdain. — Deux portraits d'homme ont été exposés par M<sup>lle</sup> Jacquemart; celui du général d'Aurelle de Paladines est surtout remarquable. — M<sup>lle</sup> Élis Kock a envoyé le portrait du docteur Vidal franchement peint, bien éclairé.

Salle V. — D. à R. : Cette grande salle de l'angle du palais renferme une foule de tableaux devant lesquels on ne peut rester, quel que soit le mouvement de gaieté. Gironoux y cependant quelques jolies toiles : Deux grandes corbeilles, l'une de fruits, l'autre de fleurs, de M. Lays; — des roses très-fraîches, de M. Perrachon, élève de l'excellente école lyonnaise; — les *Fantômes de Charles le Bon*, curieuse toile de Jan van Beers, qu'on dirait retrouvée dans une vieille église de Bruges; et enfin la *Cour d'un vieux comte*, baptisée par beaucoup de *Pigeons de Venise*, petite merveille de lumière.

Salle VI. — J. à L., P. à R. : Robe blanche, manteau de satin blanc, manchon blanc, immense chapeau-cabriolet blanc. M<sup>lle</sup> la *Neige* rit dans tout ce blanc, mais elle n'apporte pas à M. Rouffio la médaille que son jeune talent nous doit d'obtenir. — Charmant *intérieur* à étudier que celui de M. Adolphe Leleux : tentures rouge foncé, meuble rouge où se montre une femme vêtue d'étoffe crème, encadrements de chêne Renaissance et grandes plantes vertes achèvent le décor de cette jolie habitation. — *Ignota*, jeune femme habillée d'une grande robe sombre, somée de grandes fleurs, coiffée d'une calotte diadémée à petit bord rouge, pose sur une chevelure brune et dénouée, telle est la figure étrange et non sans charme qu'une poésée de Thomas Moore a inspirée à M. Ravel. — *Cendrillon*, type charmant de douceur et de mérite féminin, enfila la mignonne pantoufle, au grand établissement des deux reurs jalouses, coiffées des bonnets en pain de sucre du temps d'Isabeau de Bavière; un grand voile s'échappe du sommet : cette mode n'était pas sans élégance. M. Regnard a rendu cette scène avec esprit. — Toujours vrais les beaux paysages de M. de Koyff, dont le talent élégant s'est identifié avec la nature. — M<sup>lle</sup> Mathilde Robert nous a donné une *Bohémienne* pas mal peinte, mais sans originalité; c'est une figure théâtrale mal drapée de jaune et de rouge, et coiffée d'un chapeau en arrière qui sort de chez une modiste.

Salle VII. — L. à M. : Beau portrait de M. Al. Dumas fils, par l'illustre Meissonnier. — *Le Marceau* de Paul Laurens, pièce capitale du Salon. — *Le Quai du Louvre*, par M. Mels. J'ai toujours plaisir à voir un portrait de mon cher Paris. — *Le Robinson*, de M. Leloir, campé sur son rocher. — *Les Donzaines*, de M. Leroix, petits modèles parisiens qui n'ont pas l'air bien affligés de leur triste corvée, proprement vêtues de blanc, sans un grain de poussière, au milieu d'un désert de sable.

Salle VIII. — L. à M. : Un beau paysage en forêt, de M. Masson; il faut le voir de très-loin. — Deux épisodes de la vie de saint Louis, d'un beau dessin, commandés par l'État à M. Olivier Merson. — *Les Espagnols*, de M. Adrien Moreau; une jeune Bohémienne, vêtue à l'orientale d'une étoffe blanche légère, d'une écharpe jaune pâle, coiffée d'un chiffon rouge et blanc, rattaché par mille brimborions du pays des aimées, frappe galement sur un tambour de basque en dansant sur un tapis dans la rue d'une ville du moyen âge; les gens qui l'entourent ont bien le costume et la figure de l'époque. — *Le Matin du 10 thermidor* an 2, grande toile, de M. Lucien Mélingue, représente une des scènes les plus dramatiques de la Révolution. A droite du spectateur, sont assis Saint-Just, Dumas et Payan. Il n'est pas mal, à propos de ces sortes de tableaux, de repasser un peu son histoire de la fin du siècle dernier.

Salle IX. — L. M. : Fruits et fleurs, par M<sup>lle</sup> L. Mollot; ce genre gracieux est charmant à cultiver pour une femme, et on demande beaucoup ces sortes de peintures, qui peuvent se placer au salon aussi bien que dans la salle à manger. — *La Dahabéeh* sur le Nil, de M. Mouchot, paysage bien oriental et d'une grande transparence. — Chez qui, monsieur Morlot, votre jeune dame, en costume de 1796, tout bleu clair avec garniture d'un bleu plus foncé, a-t-elle fait faire cette toilette trop neuve? Elle est pourtant gentille dans ses souliers jaunes, avec son bonnet Charlotte Corday piqué d'un bouquet de soucis et de présées répétés au corsage décolleté. Elle a jeté sur son bras un châle jaune étincelant, et porte à la main le coquet *ridicule* de l'époque. C'est ainsi, paraît-il, qu'on s'habillait alors pour aller à un rendez-vous. Ces robes avaient au moins le mérite de montrer les pieds. Quel dommage que le peintre se soit préoccupé du costume plus que de la figure! Ainsi fait M. Lonza pour son *Jongleur japonais* que regardent deux femmes en robe de satin blanc, avec écharpe rouge et en robe de satin rose décolletée. Sommes-nous sous la Restauration ou de nos jours? Il ne saurait pas de chercher dans de jolies étoffes un prétexte à couvrir le costume doit être d'absolute fantaisie ou appartenir à une époque définie.

Salle X. — M. à P. : Deux jeunes demoiselles se sont présentement enfermées dans des robes de satin, l'une bleue et l'autre blanche, pour effleurer une marguerite de papier devant un chien empaillé. Comment est-ce le jeune M. Paul de Pommarac qui a fait le joli portrait d'une jeune fille blonde, vêtue d'une robe noire décolletée avec bonnet au corsage? — J'ai peur! *Le Hamlet*, de M. Manet, s'élançait vers moi comme un épouvantail! Protégez-moi, charmant petit portrait de M. Deroulède, si crânement planté au-dessous par son ami de Neuville, dont la frémillante bataille dans la *Gare de Styning* nous rappelle une douloureuse époque. — C'est à quel pensent sans doute les *Jeunes Alsaciennes* de M. Pabst, vêtues de leur costume national court, au tablier à petite bavette se détachant sur la blanche chemise, et coiffées de l'immense nœud noir qui couronne un peu en arrière leur jolie tête. — *La Recit de chaise*, de M. Munkacsy est une excellente peinture, d'un naturel parfait, et moins noyé que ne les fait d'habitude ce habile maître. — Heureusement la *Branche de prunes*, de M. Maisiat console de la vue de *l'Enfant à l'éponge*, par M. Morot, qui partage avec la singulière figure de *Mer Romero*, par M. Pescador, l'étonnement du public.

Salle XI. — M. à P. : Robe blanche un peu décolletée, pose simple, tournure élégante, tel est le portrait fin et distingué de M<sup>lle</sup> de C... par Pérignon. — Un grand diable de charlatan fait exécuter des tours à ses chais dans une rue de Paris vers le quinzième siècle. Bonnes gens s'abâtissent autour de lui, gentes dames en long costume vert, avec haute coiffure en couronne, le regardent avec curiosité. M. Pallières conseil son moyen âge sur le bout du doigt. — Bien plus gal encore M. Oudin dans son joyeux *Quartier latin*. Un grand Polichinelle, accompagné de deux jeunes femmes très-courtes vêtues d'un fouillis d'étoffes aux vives couleurs, viennent troubler un étudiant absorbé par Cujas. Mais si la scène doit être éclairée par la lampe à abat-jour, comment se fait-il que le groupe principal soit comme en plein jour? — Beau paysage clair, profond, lumineux, vrai ciel de France, par M. Nazon. — Rien à remarquer qu'une coiffure russe en diadème fermé derrière par un nœud de rubans dans le *Premier souçon*, de M. Patrois. — J'aime tant Paris, que son peintre, M. Nittis, m'intéresse toujours, quoique le *Coin du Post-Neuf* ne vaille pas la *Place de la Concorde*.

M. Parrot est un artiste au crayon élégant, au goût pur et sévère. Le très beau portrait de M<sup>lle</sup> ... est simplement posé; sa robe, en satin noir, ornée de jais, décolletée en carré, la petite plume rose piquée au corsage, composent une toilette d'un grand goût, bien de notre époque. Ce portrait, qui est celui d'une âme, et non d'une étoffe, comme tant d'autres, sera toujours beau.

Une lamentation pour finir aujourd'hui. Les femmes ont l'esprit de se faire peindre quand elles sont jeunes et jolies; c'est un souvenir charmant à garder dans une famille; mais pourquoi les célèbres du vilain sexe attendent-elles pour se faire *pourtraiter* qu'elles aient atteint un haut degré de notoriété et de vétusté? Je ne désigne personne, ni homme d'État, ni député, ni docteur, ni respectable rabbi, mais, vraiment, ces illustres ne sont plus jolis du tout. Messieurs, faites vous peindre entre vingt-cinq et quarante, dès que vous verrez poindre l'aurore de la gloire!

MARIE DE BAVERNY.

CHRONIQUE PARISIENNE

Nous avons assisté à une première représentation qui éveillait beaucoup la curiosité : c'est celle de *la Provinciale*, au Troisième Théâtre-Français.

On s'était dit sous l'éventail que le pseudonyme de vicomte de Létourie cachait une femme du monde, une Pa-

ristienne, comme la comtesse d'Espard ou la duchesse de Maufrigneuse. On se disait que tout un bataillon charmant d'amies ferait cortège à l'auteur et que, grâce à quelques indiscretions, on allait voir dans la petite salle de M. Balande ce public d'elle appelé *tout Paris*.

L'attente n'a pas été trompée. La salle était aussi brillante que la pièce était charmante. Le public a suivi, étonné, souriant, ému, la marche de cette exquise histoire d'amour transportée sur la scène avec un esprit et un cœur qui se faisaient valoir mutuellement, comme la monture enchâssée le bijou. Un poète de race, M. de Banville, a écrit en sortant, pour résumer son impression : « Il ne nous reste plus qu'à semer des roses effeuillées sous les pas de la victorieuse qui s'avance armée de son regard impérieux et de son jeune sourire. » Nous ferons comme lui et ne bavarderons pas nos critiques sur la pièce nouvelle.

Le côté des dames est tout brillant de toilettes. La princesse S... est tout de noir vêtue, comme le page de Marlborough; la jeune M<sup>lle</sup> E. O... est en toilette cramoisi; M<sup>lle</sup> G. P... si jolie sous son chapeau blanc ou plumes déchirées et jais blanc, porte une robe de pèlu blanc et vert; la belle M<sup>lle</sup> M. D... est couronnée de myosotis, le chapeau attaché par des brides de velours rubis; M<sup>lle</sup> E. L... a les mêmes myosotis avec une toilette de barège noir et dentelles blanches; la comtesse de J... porte une robe de velours violet, rehaussée de point de Venise; tout le monde a des fleurs au corsage et, sur la scène, les bouquets pleuvent, au dernier acte, pour terminer dignement cette fête de l'esprit et de la jeunesse donnée un beau soir de mai et qui va continuer longtemps.

Presque au lendemain de la *Légende des siècles*, Victor Hugo nous donne une œuvre nouvelle : *l'Art d'être grand-père*. C'est un long chant d'amour inspiré par ce qu'il y a de plus charmant et de plus sacré au monde : l'enfant.

Dans ce livre où il montre à nu les beautés naïves de sa grande âme, le poète a fait, pour les chers petits êtres écrivés près de lui, des chansons, des fables, des contes, et il leur apprend sans cesse — lui qui les livres-penseurs réclament à tort comme un de leurs adeptes — à aimer Dieu et tout ce qui vient de Dieu.

Que de poésie dans ces pages! Combien de ces sourires mouillés des larmes qu'on pleure à la vue d'une tête blonde approchant ses joues roses des lèvres du grand-papa!

Voici quelques strophes touchantes que nous détachons de ce beau livre :

LES ENFANTS PAUVRES

Prenez garde à ce petit être ;  
Il est bien grand, il contient Dieu.  
Les enfants sont, avant de naître,  
Des lumières dans le ciel bleu.

Dieu nous les offre en sa largesse.  
Il vient; Dieu nous en fait don.  
Dans leur rire il met sa sagesse,  
Et dans leur balser son pardon.

Leur douce clarté nous effleure.  
Hélas ! le bonheur est leur droit.  
S'ils ont faim, le paradis pleure,  
Et le ciel tremble s'ils ont froid.

La misère de l'innocence  
Accuse l'homme vicieux.  
L'homme veut l'ange en sa puissance.  
Oh ! quel tonnerre au fond des cieux.

Quand Dieu, cherchant ces âmes frêles,  
Que dans l'ombre où nous sommes  
Il nous envoie avec des ailes,  
Les retrouve avec des haillons !

L'IDOLE

(Suite)

Le vieillard se mit à rire doucement et leva les épaules à son tour :

— Des pensées qui viennent toutes seules... Est-ce que vous ne savez point cela, Hector? Vous méconnaîtrez les lois de la vie... Mais il me semble que vous devez être satisfait dans vos rancunes... Votre fille prend assez ouvertement votre parti contre le fils de l'ambal... Vous voyez donc bien que vous n'auriez eu qu'à laisser ce petit cœur jager lui-même et rendre la sentence... Regardez là-bas ce triste pas de deux... Ils ne se disent pas un mot... Votre jeune déesse est de marbre.

— Ma fille n'aime que moi, et tous ceux que je n'aime point lui déplaisent.

— Hector, vous avez les fanfaronnades de la passion. Je vous dis que vous finirez par tenter la Providence.

— Je pourrais même la défer! s'écria M. de Kernovney. Si je ne le fais point, ce n'est pas par crainte, mais par respect...

— Pour moi ou pour elle? Vous n'avez que quarante-cinq ans. C'est encore l'âge pour ces audaces! Moi, j'en ai quatre-vingts, je suis trop près de rendre mes comptes, je ne m'y froterais pas. Quant à la folle qui vous tient, je vous ai averti...

— Je vous remercie, monsieur.  
— Hector, reprit le vieillard d'une voix attendrie, vous pourriez bien perdre par votre faute le cœur de votre fille... Songez qu'alors je ne serai plus là pour vous consoler.

Le baron ne répondit pas. En ce moment, il ne pensait pas avoir jamais besoin de consolations, il se croyait en mesure de braver toutes les puissances de ce monde et de l'autre! La docilité de Myriam à recevoir et à réfléchir les impressions qu'il lui donnait, le remplissait d'une confiance aveugle.

Son orgueil, en revanche, y voyait fort clair. Feignant toujours de ne point regarder l'air, il jousait avec délicatesse de l'humiliation de ce père plus aventureux que sage, après le médiocre succès que son fils venait de remporter...  
— Admirer, vous aviez fait une fausse manœuvre!

Vidèlement, M. d'Avrigné supposait chez les hussards, en général, et, en particulier, chez les hussards de sa famille, un esprit d'entreprises galantes bien différent de celui que venait de montrer son capitaine. Myriam, à la vérité, avait opposé de terribles glaces à son danseur.

— Eh bien! grondait M. d'Avrigné, il fallait les rompre!

Il se dirigea vers Robert, lui toucha le bras dans la foule, et l'emmena hors du bal et du logis, se proposant de l'aller sermonner sur la place. Cet orage intime, le commandant Humbert en avait senti quelques grondements au passage.

L'air avait à faire à son fils une leçon difficile, car il s'agissait de lui apprendre comment on enlève les approches d'un cœur, alors même qu'elles sont bien défendues et que la place n'a pas envie de se rendre. Question de stratégie... Cela ne fait pas ordinairement partie des enseignements paternels:

— Que diable! disait M. d'Avrigné, vous avez vingt-six ans, vous êtes officier, et c'est moi qui serai obligé de vous apprendre!...

Le jeune homme continuait de se défendre et d'alléguer les dispositions si peu bienveillantes que lui avait montrées M<sup>lle</sup> de Kernovenoy.

— Oui ou non, voulez-vous vous marier? dit le père.

Il ne pouvait donner à Robert les véritables raisons pour lesquelles il désirait de le voir marier promptement. Tous les alliés de Vertilles, d'Avrigné et de Kernovenoy savaient bien que ce petit capitaine n'était rien moins qu'un aiglon. Amiable nature, après tout, douce, tranquille et sensible, bien qu'un peu épaisse, qui avait, un jour, attaché à feu M<sup>me</sup> d'Avrigné un mot dont l'airail vérifiait chaque jour le sens juste et clairvoyant:

— Vous voulez donc absolument que Robert porte l'épée?

— Tous les d'Avrigné l'ont portée, ma chère.  
— C'est très-bien, avait repris le père; comme il vous plaira. Pourtant il est l'ainé, et, à ce titre, il pourrait également rester chez lui. Ne feriez-vous pas mieux de lui confier le soin de vos terres?

L'airail avait des principes; il avait exigé que Robert, précisément parce qu'il était l'ainé, servit comme ses ancêtres. Mais, le voyant capitaine, il méditait à présent de lui épargner l'épreuve des hauts grades, qui aurait trop abominablement fait éclater son insuffisance. Malheureusement, le jeune homme menaçait d'y arriver assez vite, parce qu'il était fort brave. L'airail s'en félicitait, mais ajoutait mentalement:

— Je sais bien que les lions ne sont pas les renards.

Il se proposait, avant tout, de fournir à Robert un prétexte pour donner sa démission, et il ne pouvait y en avoir de meilleur pour le capitaine que le désir de se consacrer à sa nouvelle famille.

— Ce garçon-là, se disait M. d'Avrigné, n'a jamais eu d'avenir que le mariage.

Mais il ne le disait pas à d'autres, car c'était un excellent père. C'est pourquoi il désirait que la femme de Robert fût belle, bonne et soigneusement élevée; il tenait aussi très-fort à ce qu'elle fût de grande naissance, mais surtout il la voulait d'un esprit supérieur, afin qu'elle pût servir de guide à son mari. Or, il avait depuis longtemps reconnu le germe de cette supériorité dans M<sup>lle</sup> de Kernovenoy, sa petite-nièce:

— Laissons venir le temps, disait-il, et cet ange sera une fée.

Aussi avait-il travaillé de toute sa force auprès du marquis de Vertilles pour obtenir de lui cette fête qui allait devenir le terrain d'une rencontre forcée, d'une réconciliation peut-être. M. de Vertilles y avait consenti, sans vouloir prendre d'autre engagement que celui d'ouvrir ses salons. Il refusait d'arranger la querelle; mais la fête, c'était le principal: l'occasion est la mère des grandes aventures. L'airail croyait posséder le moyen d'une belle revanche contre son neveu, le baron Hector, et le véritable instrument de régence sur le cœur de Myriam. Il trouvait son cap-

itaine résolu et beau, s'il ne le jugeait pas le plus spirituel de sa race. Seulement, tous ces plans heureux se trouvaient renversés; l'instrument de régence avait tourné dans la main qui s'était flattée de le diriger à sa guise.

C'est ce que le commandant Humbert savait à présent. Et il se disait en s'en allant:

— Il paraît que nous n'avions pas été ici les premiers époux de bonne volonté, et qu'on n'a pas traité nos devanciers mieux que nous... Mais patience! Il est écrit dans le plus sage de tous les livres que les premiers seront les derniers...

S'étant pris à réfléchir profondément, il conçut alors une idée tout à fait inattendue de lui-même et surtout de Maxence de Brier, qui continuait apparemment de rêver sous le figuier dans la maison solitaire. Cette idée, le commandant la tournait, la retournait dans son esprit, comme un fruit, déjà détaché de l'arbre, qu'on veut faire mûrir, et qu'on change de côté pour l'exposer au soleil.

— Bast! s'écria-t-il. Ce serait plaisant! Pourquoi ne pas essayer? Si mon fils Maxence ne me voit pas cette nuit, il ne prendra pas trop d'inquiétude. Il a d'autres soucis en tête que la présence de son père!

Au lieu d'aller rejoindre Maxence, il s'occupa de chercher un cheval, et, moins d'une demi-heure après, on aurait pu, n'eût été la nuit noire, le voir trotter sur la route de Kernovenoy.

En ce moment le bal était dans tout son éclat, et M<sup>lle</sup> de Kernovenoy en était plus que jamais le rayonnement et l'étoile. O puissance de la pure nature, charme de la jeunesse! O magie d'une âme neuve reluisant dans des yeux de velours et de flamme, souriant sur un visage en fleur! Quand Myriam passait à travers les groupes, dans sa longue robe blanche, sans autre bijou qu'un collier de perles, coiffée seulement de ses magnifiques cheveux, aux boucles cendrées sur le front et sur les tempes, ruisselant en floes d'or sur son cou, un murmure s'élevait autour d'elle.

Et le baron Hector se disait:

— Je le crois bien qu'ils la veulent tous! Il n'en est pas de plus belle! Ils savent pourtant bien à présent que je la garde!

(A suivre.) PAUL FERRY.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

- Potage printanier.
- Ris de veau aux épinards.
- Sella de moult et pommes château.
- Tomates au gratin.
- Gâteau Archaïque.
- Dessert.

Le potage printanier est tout simplement du bouillon gras dans lequel on met des légumes nouveaux que l'on a d'abord fait blanchir, tels que petits pois, asperges vertes hachées, fèves, etc.

Une abonnée nous a demandé deux recettes: celle d'un gâteau facile à faire à la campagne et celle d'une pâte pour les tartes aux fruits. Nous donnons aujourd'hui la recette du gâteau. A bientôt celle de la tarte.

Jetex de l'eau bouillante sur 200 grammes d'amandes douces, auxquelles on peut mêler un sixième d'amandes amères. Dès que l'on peut plonger les doigts dans l'eau, on pince les amandes à une extrémité; elles sortent de la peau. Pesez ces amandes très fin avec un peu de sucre en poudre. Pesez trois œufs avec leur coquille; pesez ensuite un poids égal de farine, autant de beurre, autant de sucre en poudre. Ajoutez de la vanille dont vous ne mettez que les grains sans l'écorce, ou un zeste de citron si on le préfère, deux macarons émiettés, et les amandes pilées. Faites avec tout cela une pâte très-travaillée et bien mêlée; si elle était trop dure, ajoutez un tout petit peu de lait. Beurrez une tourtière ou un moule, et mettez de suite au four assez chaud; si le gâteau brûme trop vite, on place dessus une feuille de papier. Suspendez le de sucre fin en le retirant. Il est meilleur froid que chaud.

On peut faire ce gâteau sans mettre d'amandes, mais il est moins délicat, et on peut également le cuire au four de campagne, si on n'a pas de fourneau économique ou de four de boulanger.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur rappelant que la maison *Poirvet*, 61, rue Montorgueil, déjà citée par nous à cause de la bonne qualité de ses chaussures, est en mesure de satisfaire à toutes les exigences de sa nombreuse clientèle. La grande quantité de pointures que peut offrir la maison *Poirvet* lui permet de chasser immédiatement les personnes qui ordinairement sont obligées de se faire faire des chaussures sur mesure. De plus, la maison *Poirvet* offre au public l'avantage inappréciable de vendre au détail au même prix que pour la vente de gros. La chaussure cousue y est vendue au même prix que la chaussure clouée. La chaussure clouée cause généralement beaucoup de maux aux pieds; elle ne se ploie qu'avec effort, et par con-

séquent gêne la marche; il est, en outre, absolument impossible de lui donner le cachet d'élégance que seule possède la chaussure cousue.

La Maison se charge d'expédier franc de port et contre remboursement toute commande pour la FRANCE, L'ALSACE, LORRAINE, la BELGIQUE, la SUISSE et LONDRES, dépeçant 25 francs.

Pour éviter toute erreur, il est essentiel, en faisant la commande, de bien indiquer les mesures avec désignation de l'article et le prix.

Aujourd'hui que les modes sont tant soit peu excentriques, les femmes ont plus que jamais besoin de s'adresser pour leurs chapeaux à une maison dont la réputation ne laisse rien à désirer. Telle est la maison de M<sup>me</sup> Caroline Coutot, 55, avenue de l'Opéra.

Entre autres créations nouvelles de M<sup>me</sup> Coutot, nous signalerons le chapeau clair de lune, brodé de jais à reflets bleutés, et le demi-chapeau, presque entièrement composé de fleurs, à la fois très-élégant et fort seyant; le chapeau coup de poing, en paille d'Italie, forme empire, orné d'un bel oiseau de paradis.

Nous engageons nos lectrices à faire une visite aux vastes salons de M<sup>me</sup> Coutot; elles nous sauront gré assurément de leur en avoir indiqué l'adresse, car non-seulement elles trouveront là des chapeaux garnis, mais des chapeaux de paille de forme aussi nouvelle qu'élégante, des fleurs, et tout ce qu'il faut pour confectionner soi-même ses chapeaux.

Les toniques sont indispensables, on le sait, pendant les temps humides et surtout pendant les chaleurs, pour toutes les personnes atteintes d'anémie et de dyspepsie; mais on ne saurait trop, pour l'emploi des toniques, se méfier de ceux qui, comme les préparations ferrugineuses ou les vins de quinquina, augmentent les dispositions à la constipation qui accompagnent toujours les maladies nécessitant leur emploi. Nous croyons donc rendre service à nos lectrices en leur recommandant le *vin Mariné à la coca*, lequel n'échauffe jamais, même par un emploi prolongé, et est, de plus, extrêmement agréable à prendre. Ses vertus toniques pour l'estomac et les voies respiratoires l'ont fait admettre maintes fois par toutes les célébrités médicales, et, notamment, par les spécialistes. (41, boulevard Haussmann.)

Pour combattre la chlorose, l'anémie, l'appauvrissement ou l'allération du sang, nous recommandons spécialement le *Vin ferrugineux Aroud ou Quina* et aux principes nutritifs de la *Viande*. Il nourrit et fortifie le sang. Prix: 5 fr. Ph<sup>ie</sup> Aroud, à Lyon. (Dans toutes les pharmacies.)

PATÉ ÉPILATOIRE DUSSER. — Nous recommandons à nos lectrices cet excellent produit, le seul qui offre une entière sécurité; chez M<sup>me</sup> Dusser, 1, rue J.-J. Rousseau.

AVIS. — Nos derniers numéros contiennent des modèles de la maison Rébillet et Dusser, 219, rue Saint-Honoré. Nos lectrices ont donc pu juger du genre de cette maison que nous leur recommandons. Prix modestes. Envoi d'échantillons.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire, qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse. Envoi de numéros sur demande affranchie.

RÉBUS



J. R. HENRI, 10, rue de Valenciennes



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Autour, à l'entour, c'est verjus vert, vert verjus, dites.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur géant, 13, quai Voltaire.